

« Comme il vous plaira »

Marie-Christiane Hellot

Number 71, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28896ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hellot, M.-C. (1994). Review of [« Comme il vous plaira »]. *Jeu*, (71), 182–186.

« Comme il vous plaira »

Texte de William Shakespeare ; traduction de Normand Chaurette. Mise en scène : Alice Ronfard, assistée de Roxanne Henry ; scénographie : Raymond-Marius Boucher ; costumes : François Barbeau ; éclairages : Michel Beaulieu ; conception musicale : Jean Sauvageau et Marcel Brunet ; maître d'arme : Huy Phong Doan ; maquillages : Angelo Barsotti. Avec Manon Arsenault (Célia), Pascal Auclair (Olivier), Emmanuel Bilodeau (Jaques), Jean-François Casabonne (Orlando), Pierre Collin (le duc banni), Philippe Cousineau, (Sylvius), Patrice Dubois (Charles), Martine Francke (Rosalind et Ganymédée), Claude Gai (Adam), Jacques Girard (Pierre Pierre), Roger Larue (le duc Frédéric et Amiens), Dominique Leduc (Phébé) Denis Sénéchal (Corin). Production de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, présentée du 5 avril au 5 mai 1994.

Une pastorale nordique

Écrite en 1599, jouée en 1600, *Comme il vous plaira* appartient à la deuxième période de l'œuvre shakespearienne, celle où le jeune dramaturge — il a trente-cinq ans — voit s'affirmer l'originalité, la diversité et la force de son génie. La veine patriotique donne de grandes fresques diurnes, traversées de clameurs patriotiques, illuminées par un lyrisme puissant. Portées par un souffle plus léger, amoureux, fantasque, essentiellement nocturnes, les comédies baignent dans le rêve et l'ambiguïté. *Comme il vous plaira* a cette grâce qui est la marque de la fantaisie shakespearienne : la fin en est heureuse, l'ambiance en est champêtre, aucun personnage n'est définitivement mauvais. Et de fait, c'est le charme qui est la marque de la mise en scène vive et lyrique d'Alice Ronfard, ainsi que de la traduction efficace et harmonieuse de Normand Chaurette. Pourtant, peut-être parce qu'elle a été conçue à la charnière d'une période plus sombre de la vie de

Shakespeare, cette fantaisie élégiaque porte en elle une mystérieuse mélancolie qui jette une sorte de brume nordique sur ce conte pastoral. L'intelligence de Rosalynde, la profondeur inquiète de Jaques, la sagacité du bouffon Touchstone (Pierre Pierre) lui donnent une force de conviction intellectuelle qui a gravé quelques vers immortels dans la mémoire de l'humanité.

Ainsi que *le Marchand de Venise* quelques années plus tôt, *Comme il vous plaira* a été construit à partir de deux sources. Shakespeare a trouvé son sujet et son hé-



roïne dans le roman précieux de Thomas Lodge, *Rosalynde or Euphues' Golden Legacie*, publié à peine dix ans plus tôt. Quant à Lodge lui-même, il avait brodé son histoire à partir d'un conte sylvestre de Chaucer, *The Coke's Tale of Gamelyn*. Sans doute Shakespeare a-t-il aimé chez Lodge le portrait pénétrant d'une subtile jeune fille, la malicieuse Rosalynde. Il en fera une des héroïnes les plus intéressantes de son œuvre. De plus, il ajoutera aux personnages de Lodge la mélancolique figure de Jaques, le misanthrope, l'autre personnage emblématique de la pièce.

Manon Arsenault (Célia)
et Martine Francke
(Rosalind). Photo :
Yves Renaud.

N.C.T. 1994 : charme, clarté, efficacité

Le tandem Ronfard-Chaurette, lui, a opté pour des coupures significatives : trois comparses masculins et Audrey, l'amoureuse de Touchstone chez Shakespeare, dont Normand Chaurette remarque¹ à juste titre qu'elle double inutilement le rôle de Phébé. En élaguant l'arbre touffu de cette comédie romanesque aux multiples ramifications, les « coauteurs » de la N.C.T. font ressortir les deux thèmes principaux de la pièce, celui de la fuite et celui de l'identité, d'une part et, de l'autre, ils en rendent la signification plus nette et plus actuelle.

Cette volonté de clarté et d'efficacité marque au coin la très belle traduction de Normand Chaurette, la deuxième qu'il ait faite pour *Comme il vous plaira*. Dans celle qu'il avait écrite pour Alexandre Hausvater en 1991, le parti pris littéral était évident — et discutable. Ici au contraire, la traduction est fluide et, quoique inventive, elle reste transparente parce que entièrement soumise au sens. La transposition des jeux de mots est particulièrement réussie, et l'adaptation des chansons au public québécois se remarque à peine tant elle semble naturelle.

Quant à la mise en scène d'Alice Ronfard, elle est à la fois somptueuse et dépouillée. Réduit à sa plus simple expression, le fond noir sur lequel elle fait vivre les personnages s'anime comme en rêve de silhouettes lumineuses et fugaces. La scène semble cependant habitée de l'intérieur par ces êtres qui errent dans la nuit, surgissent des colonnades, apparaissent et disparaissent dans la brume étincelante créée par les écrans translucides placés l'un derrière l'autre.

Fugue dans la forêt d'Arden

Ni verger, ni palais ducal, ni chaumière, ni grotte, pas même une silhouette d'arbre : nous sommes loin ici du réalisme et de ses décors bien dessinés. Nous nous trouvons au royaume de l'idéal, et si le duc exilé fuit avec ses fidèles vers ce haut lieu de la chevalerie qu'est la forêt d'Arden², il s'agit d'une fuite intérieure au centre de soi-même. Les didascalies du premier acte ont beau situer l'action à la ville et au palais que les exilés ont dû quitter, le centre véritable de l'action est cette forêt, à la fois décor et symbole, où ils vont tous se retrouver. C'est bien ce que signifie Alice Ronfard en simplifiant et en unifiant le décor. Lieu de toutes les errances, le plancher noir fait le

1. « Ensuite, nous avons eu une décision plus délicate à prendre en choisissant de supprimer Audrey, la paysanne qu'épouse Pierre Pierre à la fin. Nous perdions un couple ; mais sa fonction parodique du couple Rosalind-Orlando ne fait que doubler, et faiblement, celle déjà exercée par le couple Phébé-Sylvius. Éliminer Audrey met davantage en valeur les préoccupations existentielles de Pierre Pierre et il apparaît plus clairement comme ce qu'il est profondément : le pendant de maître Jaques. » (Normand Chaurette interviewé par Paul Lefebvre, *les Cahiers de la NCT*, nouvelle série, n° 13, 1994.)

2. Chaurette traduit « forest of Arden » par « lieu-dit des Ardennes ». Il s'en explique ainsi : « [...] la forêt aujourd'hui n'est plus le lieu inquiétant qu'elle était au seizième siècle. » Ce choix me semble discutable, parce qu'il s'agit d'une forêt symbolique et non réelle. Je serais plutôt partisane de garder le terme du texte anglais : « Arden », qui n'a plus la précision géographique du nom français « Ardennes » et laisse son irréalité à cette contrée imaginaire. (*les Cahiers de la NCT*, op. cit.)

lien entre les trois actes. Les toiles de fond qui se succèdent, la ville, le ciel, les signes du zodiaque, semblent moins là pour situer l'action que comme son contrepoint intérieur. À ce propos, les photos de visages d'enfants, projetées au second acte, avec leur facture résolument moderne et leur message social, représentent une rupture stylistique désagréable et injustifiée. Le célèbre monologue de Jaques : « All the world is a stage » est un condensé de la destinée humaine et a peu de choses à voir avec une quelconque analyse de la société du XX^e siècle.

L'unité du décor donne un puissant relief aux deux métaphores centrales, celle de la fuite et celle de l'identité, l'une à l'autre reliées par un réseau de personnages et de situations qu'on pourrait résumer par le paradoxe suivant : fuir à la recherche de soi-même. Ce paradoxe se traduit par le va-et-vient des personnages, leurs errances à travers la forêt, les multiples déguisements, les quiproquos, la fugue des deux jeunes filles en quête du duc banni et de ses preux, et d'une manière générale, l'exil de tous à la recherche d'un lieu idéal.

Retour au paradis perdu

S'il est un thème récurrent dans l'œuvre de Shakespeare, toutes catégories et toutes périodes confondues, c'est bien celui du bannissement³ : prince de plein droit, souverain légitime par la naissance et le cœur, le vieux duc a été chassé de son royaume par l'usurpateur, l'inquiétant et cruel Frédéric. À ce couple fraternel déchiré par la jalousie, répond un autre couple, plus jeune celui-là, le brave et séduisant Orlando et son frère indigne, Olivier, au cœur si noir que sa conversion, *in extremis*, nous laisse bien perplexes. Les lignes parallèles, bientôt entrecroisées de tous ces fuyards, finiront par les réunir autour du bon duc, et, une fois les masques tombés et

les déguisements ôtés, c'est l'harmonie qui régnera. Mais si, dans la mise en scène d'Alice Ronfard, le banquet champêtre préparé dans la forêt pour le duc et ses preux compagnons évoque la table du roi Arthur, voire quelque Cène mythique, ce n'est néanmoins pas le paradis que toutes ces belles gens ont trouvé, puisqu'à la fin elles s'empressent de le quitter pour retourner dans la ville de toutes les compromissions.

Un seul des exilés de la forêt refusera de retrouver le monde : Jaques, le marginal, choisira d'aller vivre auprès de ce banni de l'intérieur, Frédéric, le duc repent. Toujours à la recherche de lui-même, Jaques représente la quête perpétuelle d'un idéal toujours fuyant, jamais atteint. Préfiguration d'Hamlet, comme on l'a souvent remarqué, il rappelle un autre bilieux shakespearien, l'Antonio du *Marchand de Venise*, mais avec beaucoup plus de force. Jaques est fondamentalement un solitaire, ombrageux, lucide et maladroit. Emmanuel Bilodeau lui prête une intensité inquiète et désinvolte à la fois, qui culmine dans la fameuse et magnifique tirade des âges de la vie. Jaques trouve son double ou son envers en Touchstone — que Normand Chaurette traduit par Pierre Pierre⁴, ce qui donne à la fois familiarité et rondeur comique au personnage interprété ici avec bonheur et conviction par Jacques Girard —, ce bouffon philosophe dont les

3. Selon Vito Pandolfi (*Histoire du théâtre*, tome 3, Verviers Marabout Université, p. 83), ce thème du bannissement laisse supposer que Shakespeare lui-même aurait vécu à ce moment-là une amère désillusion et une expérience de rejet social.

4. Chaurette traduit Rosalynde par Rosalind et Frederick par Frédéric. Par contre, il garde la graphie originale pour Jaques. C'est le problème — secondaire qui se présente pour toutes les traductions de textes célèbres : faut-il les transposer dans le système linguistique de la langue d'arrivée ou les garder tels quels. Dans le cas d'une adaptation, c'est la première solution qui semble la meilleure, la seconde, quand il s'agit d'une simple traduction.

Pierre Collin (le duc banni)
et Emmanuel Bilodeau
(Jaques). Photo : Yves
Renaud.



divagations bariolées le fascinent. Plus encore que le vieux duc exilé, Jaques représente la recherche de l'idéal et de la perfection symbolisée par le refuge de la forêt. Au milieu de ces gentilshommes beaux et généreux, de ces bergers de légende, au sein de cette mythique forêt d'Arden où il vit le rêve du retour à l'âge d'or, Jaques le mélancolique semble vouloir rester éveillé pour nous dire que l'âge d'or n'existe pas — ou pas encore — et qu'il faut se contenter du réel. Ainsi, comme l'a superbement démontré Jan Kott, *Comme il vous plaira* représente à la fois le temps d'un rêve et le réveil qui suit le rêve⁵.

Troubles désirs de l'innocence

Ce nostalgique seigneur n'est cependant pas la figure principale de la pièce. Le meneur de jeu, c'est une femme, à peine une femme, une toute jeune fille plutôt, la pétillante, la dynamique, l'imaginative Rosalynde (ou Rosalind). En fait, Rosalynde est exactement le contraire de Jaques : il est passif, elle est active ; il refuse

la vie, elle en vit plusieurs à la fois. Elle est la complexité, la dualité, voire la duplicité même : princesse somptueuse puis gamin dépenaillé, elle est tour à tour lumineuse et sombre, réservée et passionnée, enfantine et perspicace ; elle est à la fois un adolescent rieur et une femme séductrice. Elle incarne l'être complet, l'androgyné, qui est une autre caractéristique du paradis perdu. Dans un jeu sans perversité mais sans innocence non plus, Rosalind-Ganymédée se fait d'abord aimer d'Orlando en tant que Rosalind, puis en tant que Ganymédée, puis en tant que Ganymédée jouant Rosalind ! Sans compter qu'elle — ou il — n'est pas insensible à l'amour de la belle Phébé, qui, elle, semble aimer Ganymédée en Rosalind, mais allez savoir... En infante hiératique au premier acte, en garçon déluré ensuite, Martine Francke est bien ce jeune être double qui se prend au jeu de sa duplicité au point d'être obligé de crier très haut ses choix, dans la mise au point finale. Pour s'en convaincre lui-même peut-être ? Mais l'image qui reste de l'interprétation de Martine Francke, c'est moins celle de l'éphèbe idéal rêvé par les artistes de la Renaissance, frère du beau et mystérieux

5. Jan Kott, *Shakespeare notre contemporain*, Verviers Marabout Université, 1965, p. 276.

jeune homme chanté par Shakespeare dans ses *Sonnets*, que celle du gamin malicieux et inventif aux cheveux coupés dru.

Dans cette forêt d'Arden dont les habitants se cherchent, s'égarent et se retrouvent, se joue une comédie des erreurs. Cependant, de toutes les confusions qui y règnent, celle qui laisse planer le plus de doutes dans l'esprit des spectateurs est certainement la confusion des sexes. *Comme il vous plaira* : n'est-ce pas avant tout ce que nous dit le titre ?

Marie-Christiane Hellot

« Dom Juan »

Texte de Molière. Mise en scène : Serge Denoncourt, assisté de Geneviève Lagacé ; décor : Michel Gauthier ; costumes : Denis Denoncourt ; éclairages : Jean Crépeau ; maquillages : Florence Cornet ; musique : Robert Caux. Avec Bertrand Alain (Pierrot et Ragotin), Jacques Baril (Gusman et La Ramée), Marie-Josée Bastien (Mathurine), Jean Bélanger (le Commandeur), Simone Chartrand (Charlotte), Lorraine Côté (Elvire), Benoît Gouin (Dom Juan), Jacques Laroche (Dom Alonso), Jacques Leblanc (Sganarelle), Roland Lepage (Dom Louis), Jack Robitaille (Dom Carlos et M. Dimanche) et Réjean Vallée (le pauvre et La Violette). Production du Théâtre du Trident, présentée du 11 janvier au 5 février 1994.

Sans peur et sans reproche

Dans un décor dépouillé figurant une somptueuse scène de théâtre au plancher



Roland Lepage, Réjean Vallée, Simone Chartrand et Jacques Laroche; en avant-plan : Benoît Gouin et Marie-Josée Bastien. Photo : Daniel Mallard.